ALFRED KERN

LE CLOWN

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE CLOWN

Extrait de la publication

ALFRED KERN

Le clown

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 *à* 20 *et cinq, hors commerce, marqués de* A *à* E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© *Éditions Gallimard, 1957.*

Extrait de la publication

à JACQUES BRENNER

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

LES FASTES D'UN EMPIRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La foule acclame Auguste et je suis seul dans l'arène. Seul. Captif de regards qui m'obligent à rester toujours le même, mon semblable, le dieu éternel de mes chimères, de mes meilleurs numéros. Mes rêves resurgissent alentour, à une distance qui rend ma pitié plus pathétique : pitié pour moi, pitié pour les travées supérieures où les plus fanatiques applaudissent leur propre pauvreté, le héros déchu, habitué des tarifs réduits, témoin dernier et nécessaire de la farce: Dieu jaloux d'Auguste! Cependant, le silence est entré en moi, le grand calme succédant à un trac insensé, seule nouveauté qui m'a incité à faire des cabrioles où, voulant me délivrer, je me suis perdu. Frémissement immense alors, ovation stupide maintenant. Pourtant, je baisse les yeux avec pudeur comme si un miracle m'était advenu: j'ai cet air abattu, à la fois stupide et résigné, qui me vaut des bravos et des rappels. Selon un rite qui m'est propre, je m'égare en pensée afin de retrouver, à portée de ma reconnaissance émue, des femelles couvertes de fourrures qui applaudissent du bout des doigts aux premières loges. J'ai cru distinguer dans le brouillard des projecteurs, *celle* que j'attends tous les soirs, la plus jolie. A mon tour j'applaudis et je lui dédie mon plus triste sourire. Je m'approche, timide, puis insolent. Tel un gosse qui ne comprend pas dans quel âge fabuleux il entre d'un seul bond, je m'affale dans le sable et la sciure. Je découvre mon visage penaud. *L'avez-vous bien vu?* Ce n'est plus seulement un masque, car je suis obligé de l'agrémenter d'un sourire, un rictus cette fois-ci. Me prenant moi-même par les oreilles, comme si je pouvais tirer les ficelles de l'existence, j'ai allongé mes lèvres jusqu'à les rendre diaphanes et plissé les paupières afin de celer une volupté tout intime.

Je rouvre les yeux. C'est toujours Auguste qu'ils acclament et je suis seul sur la piste. Irène est retournée au vestiaire.

Dans sa dernière révérence elle m'a soufflé : « Ne fais pas

l'imbécile. Nous avons déjà dix minutes de retard sur le programme. » Elle m'a désigné du doigt au public pour s'éclipser, avec une grâce d'autant plus aérienne qu'elle abandonnait sa grande loque de partenaire. Privé d'Irène, je cherche l'*autre*. Mon regard tombe sur un couple : elle, plantureuse, lui, chauve. Ce trompe-l'œil ne rate jamais son effet. Après une fausse sortie, je reviens saluer l'homme; j'ôte ma perruque et je m'incline profondément : ne sommes-nous pas entre égaux ? Je mime le mari silencieux : je dévisage la femme avec une douceur qui veut lui rappeler un autre âge, son rêve maintenant cauchemar. En effet: je ressens l'émoi sublime, *elle* me regarde avec une curiosité mélangée de crainte; cela pardonne bien des humiliations, et je m'en vais titubant de gloire, de ridicule. Sous ma veste à carreaux, le faux plastron et le pantalon énorme je suis nu. Les éléphants débouchent dans l'arène et les cuivres de l'orchestre font écho à un tonnerre d'applaudissements.

C'était hier. Je suis resté clown. En vieillissant je ne sais plus que faire du grand gosse qui a tant amusé le monde. Le présenter à qui, maintenant ? Composer un numéro pour appeler de vieux souvenirs ? Hélas ! je sais : demain ce sera encore hier. Clown, pécheur non justifié, voilà qui m'oblige encore à faire le pitre devant des instances imaginaires. Tant pis, je descends dans la fosse commune danser la ronde, effrayer des morts, réjouir des vivants avant de tomber tout de bon. Le masque n'est-il pas à la fois aveu et dépassement ? Mais trêve de plaisanterie : Irène me rappelle qu'il est déjà tard, trop tard pour atteindre une fin. Laissez-moi seulement commencer.

Extrait de la publication

ENFANT DES FAUBOURGS

J'ignore si ma mère m'attendit avec joie. Enfant unique, je devais le rester. Plus d'une fois mon père me fit comprendre que j'étais de trop. Trop remuant, trop gros, trop bête, trop paresseux. Ce *tropisme* m'orientait vers la mère : une femme qui avait le rire aussi facile que moi. Quand nous pouffions de joie, nous étions deux de trop pour mon père. Il lisait le journal et ce qu'il lisait le rendait irascible ou taciturne. Disputes à propos de rien. Le samedi il apportait sa paie. Le jeudi rien n'en restait. Parfois aussi, c'était moi, le prétexte : « Tu as flâné tout l'après-midi dans les jardins. Et qu'as-tu rapporté? » — « Rien. » J'étais de trop, et ma mère trop occupée pour me prendre dans ses bras. Lorsqu'elle battait la lessive, cela me faisait l'impression d'une correction conjugale. Le soir: silence à table, silence dans la chambre à coucher. Je croyais mon père endormi, lorsqu'il m'appelait : « Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ? » — « Rien. » J'avais flâné dans les jardins. Des jardins ouvriers où le droit de propriété, encore fragile, tenait à des ficelles et à des fils de fer rouillés. La tôle ondulée n'y faisait que de timides apparitions. Les planches vermoulues, sculptées par les intempéries étaient d'un bistre bien susceptible de désoler les rêves du dimanche. Quelques lueurs cependant: les caisses d'emballage que les bricoleurs entassaient pour récupérer le bois et les clous. Toujours occupés à rafistoler leur maisonnette, nos prolétaires passaient leurs loisirs à travailler. Heureusement, les oignons, les radis et les salades poussaient tout seuls... Le dimanche en voyant les autres se démener, j'étais mal à l'aise : là encore je me sentais de trop. La semaine, les jardins étaient déserts et je m'y promenais. Quelques girouettes, de minuscules moulins à vent animaient un peu le paysage, d'une tristesse noire sans cela, mais qui me plaisait. Je m'y mettais en quaran-

taine, car, je le savais bien, je ne méritais pas qu'on s'occupe de moi. Mon père et l'instituteur étaient tombés d'accord à mon sujet : rien à faire, rien à en tirer, rien, trois fois rien.

Pour être franc, cette époque ne dura qu'une semaine. En d'autres temps je manifestais un naturel heureux. J'étais le premier à rire de mes propres blagues. Lorsque l'instituteur entrait en classe, je frétillais déjà à l'idée qu'il allait s'asseoir sur un siège bien *préparé*. A peine installé sur l'estrade, le maître rougissait d'émotion, de honte, de fureur : « Qui a mis du fluide glacial sur ma chaise ? » Heureusement j'avais ri tout à l'heure, maintenant il fallait jouer l'indifférent. En fait, je devais avoir l'air triste, désespéré, car on s'intéressait à mon malheur: « C'est lui... C'est le gros... C'est toi ! » On me secouait. Je plaidais absent, le regard vague, le sourire triste. « Ne faites pas le pitre! Avouez ! » Il ne croyait pas si bien dire, le maître. Et l'on me mettait au piquet.

Heureux d'avoir provoqué la première sensation de la journée, je prenais plaisir à observer le bon pédagogue qui nous enseignait l'art de devenir digne et sérieux. Il allait de table en table, contrôlant la propreté des cahiers, des mains, des oreilles, Je n'aimais pas ça. Toutes les fois qu'il passait devant moi, l'air contracté, crispé comme une figure de rhétorique, je me flanquais au garde-à-vous. Cela le rendait malade. Au lieu de me faire rasseoir, il cessait de déambuler, regagnait son estrade et commençait sa leçon, souvent interrompue par des défaillances de mémoire. Presque involontairement, il inspectait le pupitre pour voir si je n'avais pas attaché l'encrier ou l'éponge. Il détestait la plaisanterie, me jetait des regards pernicieux dont le seul effet était de me faire sourire aux anges : si je n'étais pas le premier en arithmétique, du moins l'étais-je dans l'estime de mes camarades.

Servitudes de la gloire; il fallut ruser, inventer, avoir de la patience et de l'argent de poche pour satisfaire ce besoin d'excentricité. Des bombes algériennes au petit noir qui vous pisse au nez lorsqu'on le regarde de trop près, j'eus vite achevé l'inventaire du marchand de frivolités. Le maître me traita de polichinelle, de monstre, de vaurien. Je ne me vexai point. Mais lorsqu'il envoya un avertissement à mes parents, je fus effrayé. Au vrai j'adorais aller en classe. J'avais joué au maître des tours pendables ? C'est que je l'aimais. Pour rien au monde je ne l'eusse avoué. Insupportable ? Comment donc ! J'étais désireux de connaître, de tout connaître pour sortir de cette vie misérable et quitter ces jardins pauvres qui m'obsédaient. Insupportable parce que j'étais à l'école plus gai qu'à la maison ? Je faillis pleurer, dire ma crainte de me voir exclu. Ne serais-je jamais le premier ? Oui : tout ou rien. Ma mère m'offrait un carré de chocolat. Je voulais la tablette, quitte à patienter quinze jours. J'attendais une semaine, deux semaines, refusant toujours

la parcelle, l'aumône misérable. Puis : rien, deux fois rien. Maman croyait que je n'aimais pas le chocolat...

Il en fut ainsi pour bien des choses. Et l'hygiène, donc ! Le maître me regardait dans le creux de l'oreille. J'étais propre, mais non pas à cause des autres. C'était *moi*, mon exemple. Nous aussi, nous avions une baignoire à la maison, un chauffe-bain tout en cuivre ! Ah ! que j'aimais ses lueurs, ses reflets, l'eau tiède, le miroir bleuté où je devinais mon visage puis cette légèreté imprévue ! Car dans l'eau chaque mouvement était imprégné d'une aisance prodigieuse. J'avais vaincu ma pesanteur : *C'est lui, le gros !* Dans la baignoire je prenais une leçon d'intimité qui me réconciliait avec moi-même. Plus n'était besoin de faire le pitre, de faire rire pour être aimé.

Un jour, hélas ! ce bonheur ne résista pas devant l'intrusion d'une force un peu élémentaire. Mon père nous avait reproché de brûler trop de charbon de bois avec nos ablutions fréquentes. Possédée par l'esprit d'économie, ma mère fit irruption dans la salle de bains alors que je me mirais sur l'eau bleutée. Elle était nue, ma mère. Furieux, je la repoussai : « Non, après moi ! »

— L'eau sera froide ! répliqua-t-elle.

Je sentis, à peine m'eut-elle effleuré, cette grande masse entrer dans la baignoire. Je vis, malgré moi, la toison brune, les seins énormes. J'allais pleurer, hurler, mais c'est un rire nerveux qui me fit trembler, une angoisse que je pus à peine maîtriser en prenant le parti de blaguer :

— Tu nages mieux que papa. Tu as de beaux flotteurs...

Cette phrase m'avait coûté plus qu'une composition trimestrielle. Elle méritait zéro, maman, et une gifle, le salaud qui se nommait mon père. Depuis ce jour mon amour pour maman oscilla entre la haine et la pitié. Je l'avais vue pleurer souvent et m'étais senti pour elle très affectueux sans le manifester, par crainte et pudeur... Maintenant, la voyant découragée sous l'accumulation des dettes, soucis, et tracas divers, j'étais prêt à lui prendre la main et à murmurer : « Ne t'en fais pas. » C'était mensonge la pitié !... et je disais, imitant mon père : « Tant pis pour toi ! Tu ne sais pas calculer. »

Je l'aimais toujours, à ma façon, tel celui qui adore ce qui lui inspire de l'effroi. Un amour prudent qui vous ménage une occasion de fuir ou de repousser une échéance cruelle. Encore un peu de temps... le temps de jongler avec les souvenirs... Mais la peur me resta. Ne rêvai-je pas, peu après, que le sexe était devenu vivant, qu'une bouche hérissée de crocs et de pointes rouges allait me happer ?

Rêve d'enfant, éveil d'une conscience : de nuit j'avais l'angoisse, de jour le rire. Les faux-fuyants devinrent mes silences, mes cabrioles ma force. Une force plus grande qui m'obligeait à parler, à me manifester devant ceux que je craignais autant

Extrait de la publication

que je les aimais. J'étais destiné à faire le pitre... Je le compris à la faveur d'une gifle magistrale.

Un oncle m'avait promis : « Un jour tu travailleras avec moi dans l'ébénisterie. » Il mourut assez subitement, et lorsque ma mère m'apprit cette perte, au lieu de pleurer, je me mis à rire douloureusement. Scandalisée, maman me gifla, ce qui me permit effectivement d'exprimer ma douleur, une douleur ambiguë... Ma mère songeant à la gifle, moi, à cette mort prématurée... Soudain je devinai que j'étais le maître de mes larmes et de mes rires. Un léger tressaillement autour de la bouche, une sorte de tic... Allais-je rire de nouveau pour contrer ma mère et revivre la scène ? Oui, c'était si facile... Non, car la mort de mon oncle me touchait de si près... En tout cas, me dis-je, on ne m'y reprendra pas. Certaines douleurs devaient rester secrètes.

Un bain effroyable, une mort subite, ces deux événements marquèrent mes souvenirs d'enfance au point qu'aujourd'hui encore la sexualité me paraît burlesque et la mort digne des plus belles parades. Que s'était-il passé ? On avait voulu m'imposer quelque chose sans me laisser le temps de m'y accoutumer... Et tout cela, joie, amour, tristesse, solitude, si on me les attribue, je les refuse, quitte à les rechercher après de longs détours. J'anticipe : c'est les détours, puis le cheminement que j'ai aimés... Toujours et insupportablement moi-même, j'ai essayé de me débarrasser de ce monstre que j'ai souvent condamné sans me décider pour autant à le sacrifier... C'est que là encore j'ai aimé le détour. La mort, il faut apprendre à l'aimer... Irène me rappelle qu'il est tard, trop tard pour souhaiter une belle fin. Laissez-moi seulement commencer...

Nous habitions la banlieue de Bâle. Un quartier triste et des plus pauvres. Je flânais dans les jardins ouvriers, dans les terrains vagues d'où l'on apercevait les clochers de la cité, le Dinkelberg et les collines d'Arlesheim. Mon père travaillait dans un salon de coiffure à quelques pas de chez nous. La vitrine était garnie de flacons jaunes, de perruques distraitement posées sur de minces et longs supports. Les peignes en fausse écaille et les brosses attendaient qu'un commis les prît pour redonner aux postiches un peu de lustre et de netteté. Quant au salon, il m'inspirait non moins d'horreur. Eau de Cologne ou fleur de lavande, je haïssais ces messieurs lorsqu'ils se levaient rasés de frais ou le poil luisant. Dans la devanture un portrait matérialisait ces deux règnes et mon aversion de plus en plus grande : un homme un peu guindé, les moustaches en croc, l'air altier et méprisant. C'était le patron; et ses initiales, deux grosses majuscules en cérame blanc, étaient collées sur la vitre de la porte d'entrée. Un jour j'essayai de les arracher, mais elles résistèrent miraculeusement et de rage je lacérai les

Extrait de la publication

journaux et les illustrés du salon. On me bouta dehors, dans la rue, dans le brouillard.

Cela se passait vers mil neuf cent. J'ignorais tout du grand monde, sinon que ma mère y était admise. Elle faisait le ménage chez des gens aisés non loin de la cathédrale. Les maisons patriciennes m'intriguaient. Quatre jolis ponts enjambaient le fleuve. Je les voyais dans une grisaille de rêve, surtout à l'approche de Noël. Un mercredi, ma mère dut consacrer toute sa journée à faire le ménage *à fond*. A midi, elle revint préparer une flambée, de quoi réchauffer la soupe, puis elle me conduisit au salon de coiffure pour m'abriter. On ne voulut pas du vandale qui avait lacéré les illustrés. Ma mère m'emmena en ville, mais refusa de me montrer à ses patrons. Il y avait beaucoup mieux : les grands magasins étaient chauffés, la vie citadine était plus prodigieuse que je ne l'avais imaginé. Je flânai à tous les étages, je fis des rêves colorés. Des rêves grandioses, drapés de mètres, de kilomètres de tissu. De l'uni, du rayé et du chiné. Un escalier immense où dansaient les chapeaux et les chignons. En gravissant les marches, les acheteurs évoquaient le mouvement des vagues. A cause de ma petite taille je relevais le nez, soucieux de ne pas le voir écraser par un arrière-train féminin ou moucher dans les basques d'un monsieur. Colonnes à torsades et becs de gaz lumineux, je sifflais d'admiration, et j'entrepris l'inventaire des rayons : chapeaux à claque, plumes d'autruche, guêtres, petits souliers vernis... Je m'attardai au rayon des jouets. L'escalier en colimaçon me causa une sorte d'ivresse. Je me mis à sautiller devant les comptoirs pour jeter un coup d'œil de l'*autre côté*. Quelques fractions de seconde je me hissai à la hauteur espérée, et je raflai d'un regard tout ce qui remplissait les cases : petits manèges, chevaux, ours en peluche, pâtes à modeler, toupies, quilles et crécelles; il y avait bien là plus de joie qu'en notre magasin de frivolités, de quoi arracher à toute la classe un hurlement admirable, clameur qui donnerait — j'étais prompt en imagination — le coup de sang au principal de notre école. Civière, défilé, enterrement, j'adoptai facilement la mine la plus sévère, un air de principal pour lui accorder l'hommage d'un dernier accompagnement et pleurer tout de bon celui qu'en pensée j'avais fait jongler avec la mort.

Je pleurais réellement. Je pleurais sous le troisième réverbère à gauche du portail de la cathédrale. Je pleurais parce qu'il était cinq heures dix. Ma mère m'avait promis de me rejoindre à cet endroit. Le bec de gaz sifflait doucement et des bribes de brouillard dansaient sur les pavés arrondis.

Ma mère m'a toujours fait attendre. J'ai souvent pleuré, soit que j'avais froid aux pieds, soit que je me l'imaginais. J'ai pleuré mes illusions perdues, ces jouets, la toupie que la vendeuse avait fait chanter pour un autre gosse, le cheval resté

seul dans la vitrine au milieu des poupées. J'ai pleuré le principal. J'ai pleuré mon père, la nuit, après l'accident. Mais toutes ces larmes, je crois bien, personne ne les a jamais vues, pas même ma mère. Quand elle arrivait, place de la cathédrale, tout essoufflée d'avoir couru dans la Montée des Augustins, elle me jetait son châle autour du cou. Un horrible châle, rouge comme du vin. Je ne disais rien. On se hâtait vers la poste principale, où se trouvait l'arrêt du tramway. Là, elle me demandait enfin : « Qu'as-tu fait tout l'après-midi ? » Je répondais avec un plaisir secret : « Rien. »

Oui : tout ou rien. Les grands magasins, c'était une leçon de choses formidable. L'instituteur nous montrait un pauvre petit poisson dans un verre à ventouse; mais, dans les vitrines, il y avait des aquariums où on les voyait par centaines. Ils changeaient de couleur et venaient sur nous comme un raz de marée. J'avais rêvé d'un jeu de quille, d'un ballon : chez Meyer et Cie on m'en montrait mille. Il y avait là plus d'aiguillages, de sémaphores, de trains mécaniques que dans la gare fédérale. Chez les fleuristes plus de couleurs, plus de gerbes, plus de nains de porcelaine que dans tous nos jardins ouvriers réunis. Tout était là-bas, à une demi-heure de tramway. Chaque fois que ma mère m'emmenait, j'étais fou de joie. Mais je me gardais bien de la manifester. Je filais dans la cour me jucher sur le portique où les locataires avaient l'habitude de battre les tapis. Ma mère descendait : « Tu m'accompagnes ? » — « Encore ! Qu'est-ce que j'ai à foutre là-bas tout l'après-midi ? »

Le *rien* devenait prodigieux. Un camelot vendait des petites brosses pour moustaches, et je devenais l'âme du baratin. L'homme lissait ses Napoléon III : j'adoptais ses moustaches, la barbe imaginaire. L'homme levait les bras : j'étais aux nues. Il regardait à gauche : je regardais à droite. Il scandait un slogan : involontairement je mimais ce visage expressif, cette passion publicitaire. L'homme vendait une sorte de petit slip dans lequel il emmaillotait la moustache pour lui donner une « tenue de gala ». La tête du client bénévole ressemblait un instant à un œuf de Pâques couronné d'un nœud aussi coulant que le baratin... Sans connaître encore la volupté, je devais avoir la même mine superbe que le camelot expert en moustaches. Réconcilié avec la corporation des coiffeurs, j'entrais d'un pas alerte chez Meyer et Cie, certain d'aboutir un jour au rayon des jouets avec la possibilité de tout acheter, de lancer la balle aux copains, de jeter dans le hall des tonnes de confetti. Que ne m'avait-on raconté du carnaval de Bâle ! C'était la bonne saison où mon père faisait tant de postiches ! La fortune lui avait-elle souri comme à moi à travers une porte vitrée ? Je me redis : tout ou rien. C'était mon grand secret.

Un soir, cependant, je ne pus m'empêcher de trahir ma joie. Des arbres de Noël étaient dressés dans les rues, tout enguir-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf

Extrait de la publication